

« L'Avare »

Robert Reid

Numéro 77, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27676ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Reid, R. (1995). Compte rendu de [« L'Avare »]. *Jeu*, (77), 228–230.

timing, ainsi qu'on a couronné Denise Filiatrault, aurait eu intérêt à considérer la pièce de Molière non pas seulement comme une enfilade de gags, mais aussi comme la quête risible et désespérée d'une nouvelle identité sociale engendrée par la richesse. Fils de tapissier, Molière ne méprise ni Jourdain ni les bourgeois ; il a observé les comportements dérisoires qu'entraînaient chez eux l'enrichissement, et le souhait d'acquérir la même distinction culturelle que les nobles, désormais moins fortunés qu'eux ; il montre d'ailleurs, en parallèle, la cupidité, la mesquinerie et la superficialité des nobles, certes mieux éduqués, mais privés de bien des qualités humaines. Ce portrait nuancé a été sacrifié à un théâtre... juste pour rire.

Pourquoi Molière, alors, si c'est pour rigoler seulement ? Qu'on joue, dans ce cas, des comédies contemporaines : on rira peut-être davantage, on reconnaîtra son voisin. Ce *Bourgeois...* laisse le public bourgeois bien assis, bien pénard ; nulle allusion à nos parvenus d'aujourd'hui, à nos m'as-tu-vu, avides du *in* et du *nec plus ultra*, auxquels, pourtant, Jourdain fait signe. Bien sûr, ces références ne sont pas indispensables. Une simple mise en perspective des enjeux du texte et une intelligence du personnage auraient donné à réfléchir au public qui s'amusa, à ces rieurs qui sont repartis tranquilles et contents. Ce *Bourgeois gentil-homme* est raté, car il est inoffensif. Or Molière, neutralisé, paraît fort poussièreux et, ma foi, ennuyeux en dépit des fanfreluches, des pirouettes... et du *timing*.

Patricia Belzil

« L'Avare »

Texte de Molière. Mise en scène : Luc Durand ; assistance à la mise en scène et régie : Alain Roy ; décor : Guillaume Lord ; costumes : Véronique Borboën ; perruques : Rachel Tremblay ; accessoires : Éric Aubuchon ; éclairages : Guy Simard ; conception musicale : Daniel Thonon. Avec Annick Bergeron (Élise), Micheline Bernard (Frosine), Stéphane Brulotte (Cléante), Suzanne Clément (Mariane), Luc Durand (Harpagon), Edgar Fruitier (Anselme), Jean-Bernard Hébert (Maître Simon et Brindavoine), Didier Lucien (Maître Jacques), Jean-Marie Moncelet (La Flèche), Christophe Rapin (La Merluce et le commissaire), David Savard (Valère) et Marie-Hélène Thibeault (Dame Claude). Spectacle des Productions Jean-Bernard Hébert, présenté au Théâtre du Vieux-Terrebonne du 16 juin au 2 septembre 1995, et en reprise à la Salle Denise-Pelletier de la Nouvelle Compagnie Théâtrale du 3 au 26 octobre 1995.

Le maître des lazzis

Il était fort agréable d'assister à cet *Avare* pour deux raisons très simples mais combien importantes : l'action dramatique de la pièce était claire, compréhensible, et le texte était audible. Sans être éblouissante, cette production avait le mérite de divertir de façon intelligente. Tout le génie et la finesse de la dramaturgie de Molière apparaissaient, ici et là, à travers certaines scènes très réussies, et pour ces dernières, le spectacle en valait le déplacement.

Dans cette mise en scène, Luc Durand a souligné de façon subtile (par le décor et la construction de son personnage) que l'avarice d'Harpagon était circonstancielle et liée à la mort de sa femme. Il dévoile ainsi un trait important du



Photo : Robert Laliberté.

personnage : Harpagon est un être au cœur brisé ; d'un homme blessé qui décide de ne plus jamais placer son amour dans un être humain (qui à tout moment peut disparaître avec son amour), mais de l'investir plutôt dans une matière noble, immortelle et incorruptible : l'or.

Harpagon, avec son amour de l'argent, se croit à l'abri de la souffrance : il peut sans crainte accumuler son argent chéri, et faire en sorte que son adoré se multiplie et lui rapporte. Mais, à la fin de l'acte III, lorsqu'on lui vole son or, tout le drame du personnage se révèle. Il est nécessaire ici de faire l'éloge de Luc Durand dans cette scène solo, où il met à profit son grand talent d'acteur pour créer un moment de théâtre intense ; son jeu tragi-comique bien équilibré laisse le rire et les larmes se disputer le cœur du spectateur. En soulignant la mort de la femme d'Harpagon comme déclencheur

du drame comique, Luc Durand réussit à donner à son personnage d'avare une dimension humaine qui émeut.

Durand a bien relevé, également, les lazzis que Molière avait inscrit dans son texte. Mentionnons l'hilarante scène entre Frosine et Harpagon (acte II, scène 3), dans laquelle il crée un « Harpollon », soit une construction hybride faite d'un vieil homme laid se plaisant à jouer l'Apollon. Dans cette scène, Micheline Bernard compose un personnage d'entremetteuse très crédible, qui gave Harpagon de mensonges sur sa beauté, entretenant chez lui l'illusion d'un charme sans pareil. Cette flatterie grise l'avare et l'incite à se comporter d'une façon ignoblement ridicule, qui par moments frôle l'obscénité. Autre mention, le lazzi de la bague (acte III, scène 6), éblouissant par sa précision dans le jeu et par son rythme. Cette scène à la fois cruelle, sensuelle et comique entre

Harpagon, son fils et Mariane est restée pour moi un des moments les plus mémorables du spectacle.

Sur une note moins drôle cependant, il faut déplorer la distribution assez inégale de cet *Avare*. Mis à part Luc Durand, Micheline Bernard, Stéphane Brulotte (Cléante) et David Savard (Valère), les comédiens n'arrivaient pas à donner vraiment vie et forme à leurs personnages. Il m'a semblé que certains jeunes acteurs avaient de la difficulté à rendre un texte classique, un peu comme si, hors d'un contexte naturaliste, ils se retrouvaient en terre étrangère. Trop souvent, ils surjouaient, et cette compulsion à vouloir absolument nous montrer que le personnage avait des sentiments témoignait d'un manque de confiance dans le texte, d'une mauvaise compréhension du rôle, et peut-être d'une faiblesse dans la direction d'acteurs.

Un autre aspect faible de cette production était le traitement apporté à la scénographie en général, sans grande originalité, à l'exception de quelques trouvailles notables, tels les murs qui deviennent transparents et derrière lesquels apparaissent les proches d'Harpagon, visions cauchemardesques de l'avare qui se croit menacé de toutes parts ; le costume boîte-à-musique d'Anselme ; le simple — mais combien efficace — portrait de la femme d'Harpagon ; et la patère de Maître Jacques. Une contextualisation historique de *l'Avare*, telle que l'a désirée Durand, demandait une évocation plus évidente et plus sensible de la richesse de l'époque dans la scénographie. Car, mise en rapport avec cette richesse, l'avarice d'Harpagon prend un sens encore plus incroyable. Malheureusement, le specta-

teur arrivait rarement à ressentir toute la splendeur et l'abondance (pas uniquement matérielle) du monde qui entoure Harpagon. Décor et costumes, quoique réalisés avec soin, n'arrivaient que pauvrement à remplir ce rôle.

Mais un aspect inusité de cette production de *l'Avare*, présentée au Théâtre du Vieux Terrebonne puis à la NCT, m'a beaucoup fait réfléchir : nous avons ici un contexte de production particulier, soit celui d'une double période de répétitions, jumelée à une double période de représentations, et cela pour deux publics forts différents (théâtre d'été et théâtre institutionnel). Cette formule, désirée ou non par les producteurs de *l'Avare*, pourrait bien pallier le manque de temps de travail consacré aux productions actuelles, situation que les artistes déplorent, et prolonger la durée de vie d'un spectacle.

Robert Reid